

DOMINIQUE SIGAUD

tendres
rumeurs





BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE DE L'AUTEUR

L'Hypothèse du désert, Gallimard, 1996

La Vie, là-bas, comme le cours de l'oued, Gallimard, 1997

Blue Moon, Paris, Gallimard, 1998

De chape et de plomb, Gallimard, 2002

The Dark Side of the Moon, Actes Sud, 2004

L'Inconfort des ordures, Actes Sud, 2006

Franz Stangl et moi, Stock, 2011

Partir, Calcutta, Verdier, 2014



© Les Éditions du Sonneur, 2015

Collection dirigée par Martine Laval

ISBN : 978-2-916136-90-5

Dépôt légal : septembre 2015

Conception graphique : Sandrine Duveillier

Les Éditions du Sonneur

5, rue Saint-Romain, 75006 Paris

www.editionsdusonneur.com

**DOMINIQUE
SIGAUD**

tendres
rumeurs

..... collection

CE QUE LA VIE SIGNIFIE POUR MOI

Il y a chez Dominique Sigaud une fureur. Aller au plus près, au plus fort, au plus vrai. Propos et écriture(s) singulièrement unis dans un même élan, un même défi. Voilà bien des années, je lui proposai une rencontre. Elle fut de taille. Une conversation-combat où chacune cherche l'autre, mesure les écarts, mesure la complicité. La fureur de ses livres, récits ou romans, était là, face à moi, incarnée si je puis dire. Cette façon de s'impliquer, corps tendu, voix éclatante, regard franc. Cette connivence – intellectuelle ? politique ? de femme ? comment la définir sans l'enfermer, sans lui briser les ailes ? – méritait une aventure de plus. Un texte pour notre collection Ce que la vie signifie pour moi.

Dans l'une de ses précédentes vies (elle s'en octroie six, allez savoir pourquoi !), Dominique Sigaud était grand reporter de guerre : Liban, Rwanda, Algérie, là où s'engagent le pourquoi et le comment, l'essence de la vie. Reporter mais pas que, farouchement indépendante, cela va de soi, et insatiable à embrasser le monde, ses folies, ses clichés, à rebrousse-poil, loin de l'air du temps, des convenances. Une liberté gagnée pas à pas, mot à mot.

Entre la journaliste qu'elle fut et l'écrivaine qu'elle est désormais, pas de hiatus. Qu'importe le genre – fiction, récit ou polar –, ses livres existent pour raconter, interroger, et accompagner avec humanité.

Tendres rumeurs, titre énigmatique mais pas tant que cela, est le récit de télescopages, de ces choses de la vie qui émergent, ou explosent serait plus juste, toutes d'un coup, ensemble, sans crier gare, bing, et obligent à fouiller au plus profond de soi. Dominique Sigaud n'a eu d'autres choix que celui de mettre en mots la collision, passé et présent sur la même ligne. Question de loyauté, de littérature.

De l'intime à ce que nous avons en commun, le bien, le mal, et leurs frontières si floues, Dominique Sigaud livre une part d'elle-même qui nous ressemble. Nous rassemble en quelque sorte.

MARTINE LAVAL

*La littérature travaille, sans passer par l'opinion,
le rapport entre le réel et la pensée, la perception
que chacun peut ressentir intimement du fait d'être
un humain. Le but, à travers la littérature, n'est pas
de nier l'humain ni de l'humilier.
Le roman c'est la suspension du mépris.*

CHRISTINE ANGOT,
« C'EST PAS LE MOMENT DE CHRONIQUER HOUELLEBECQ »,
LE MONDE DES LIVRES, 14 JANVIER 2015

*Constamment l'être parlant parle comme
si des non-parlants parlaient par sa bouche. Ce que j'appelle
les choses. Ou comme si le murmure l'emportait dans son
propre parler. Le murmure, c'est les autres.
Les autres transmués en choses. Les autres et les choses,
c'est moi. Moi, consumé par le murmure [...].
À quoi l'écrivain dit que non.*

JEAN-CLAUDE MILNER,
L'UNIVERSEL EN ÉCLATS, VERDIER, 2014

NOUS AVONS VU LE JOUR EN UNE FOIS ; tous, qu'on le veuille ou non, attendus ou pas, que des mains se tendent ou qu'on tombe à terre, glisse seul, soit extirpé de force. C'est le seul début qui vaille ; ça se fait en une fois. Elle suffit, pas plus de quelques secondes, de dedans à dehors, de l'autre à soi.

On dit : elle a vu le jour le 28 janvier 1959 à 1 h 30. Quelle plus belle façon de nommer le début d'entre les débuts ? Naître est voir le jour. Quitter la pénombre. Tant que la mère inclut l'enfant, il n'y a pas de un. Quitter la mère est voir le jour. Devenir un est voir le jour, le verbe voir et non pas entendre, toucher, goûter ou sentir. La langue sait, prophétise ; déclare ce que nous devenons. Des voyants. Cette lumière, même les nouveau-nés aveugles la traversent. D'eux aussi, on dit qu'ils ont vu le jour.

On commence tous par là. Glisser hors matrice, déboucher ; être seul pour toujours à le vivre. C'est le premier mouvement, il engendre les suivants. C'est l'apparition, être là pour la première fois parmi les autres ; ça se traverse seul. Passer de neuf mois inclus dans l'autre à être instantanément et toujours seul. Qu'importe les mains qui portent, les voix qui accompagnent. Celui qui vient au monde n'est définitivement plus que lui-même. Ainsi avons-nous en commun cette origine ; en cela nous pourrions nous reconnaître. Je me suis posé la question. Cet instant que nous avons en commun, ce moment à aucun autre pareil, il semblerait pourtant que peu de chose ensuite nous le rappelle comme tel. On sait juste que ça recommence de génération en génération. Quelque chose dans notre origine commune est comme étrangement effacé. Je regarderais pourtant autrement celui qui me fait face, qu'importe lequel, si je voyais ça de lui, que comme moi il a traversé, émergé, abouti à ce jour tout à fait seul. Nous l'oublions me semble-t-il ou, du moins, ne l'évoquons à peu près jamais, sauf à soi-même enfanter.

Nous avons pourtant en commun que dehors d'abord il y a cette lumière. Pour tous, le même éclat. Sans savoir ni vouloir, traversé autant qu'il nous traverse. Se peut-il que cet éclat reste ? Demeure en mémoire ? Que nous en gardions la trace ? Sous quelle forme ? Se peut-il que nous le retrouvions plus tard ? Est-ce d'emblée perdu ? Se peut-il que quelque chose parfois nous le rende ?

Les autres animaux à peine nés se lèvent : éviter les prédateurs. Nous sommes incapables. Impuissants longtemps face aux prédateurs. Mais il y a eu cette lumière. Sortir de l'ancre, c'est perdre le lieu d'origine et aboutir à l'éclat. L'un *dans* l'autre. Ce qui reste après l'arrachement est cette lumière. Se peut-il que nous l'ayons en nous ensuite, au moins son empreinte ? Aucun enfant ne sait ce qui l'attend avant. L'éclat presque trop puissant, peut-être le faut-il pour arracher au séjour, lové dans l'autre. Si tu ne sors pas tu meurs. À l'instant même c'est voir qui est donné. Ça se fait en une fois.

Dans ce que la vie signifie pour moi, c'est central ; ce double mouvement de perte et d'éblouissement. Le premier jour en tout cas, l'une mène à l'autre. Je me demande si cela reste ensuite, s'il n'y aurait pas en nous

ce mouvement perpétuel où de la perte peut surgir à tout instant l'éclat.

J'ai vu le jour une première fois. Cette sortie, cette effervescence presque. Ah !, c'est là enfin, tout y est. C'est encore en moi. Bien que je l'aie parfois presque tout à fait perdu. Jamais tout à fait. Quelque chose a persisté de la première clarté traversée, même infime.

Oui il peut y avoir parfois comme aujourd'hui cette légèreté soudaine, printemps bien avant le printemps, douceur inattendue, presque sonore, ressemblant à l'éclat premier. C'est de l'inespéré. Peut-être ce qui le rend bouleversant. La première fois aussi.

Longtemps ces irruptions de printemps en plein hiver m'ont fait éprouver mêlés enthousiasme et angoisse, me souvenant subitement de ce qui allait venir, cette sève, ces bourgeons, ces parfums, ces oiseaux ; tout allait reprendre, ça renaissait, fourmillant d'énergie. Mais aussitôt pointait cette sourde inquiétude, en serai-je capable ?, à hauteur de l'éclat, l'épousant, capable du même élan. Devant la première lumière du premier jour aucune question heureusement ne traverse qui-

conque ; surtout pas celle-là. C'est bien après. Qu'ai-je fait de l'éclat ? Et quand parfois il semble revenir, en serai-je capable ?

Capable, coupable, les deux en moi s'entremêlent. Capable devant cet éclat ?, coupable de ne pas en épouser assez la vigueur. Ça revient avec ces lumières de printemps. Ce qui m'attire et me fait craindre la perte. L'étrange retenue et le désir mêlés. Chaque année, avec ces débuts.

J'aime passionnément les débuts. Cette vigueur, cet allant, cette métamorphose. Trouver le début à un texte. Une année, une vie, un amour, une fraternité, un simple jour. Le début d'un voyage, d'un pays, d'une ville, la première fois, le premier jour, le premier instant. Sans les débuts je serais morte. Eux permettent de tout refaire. Recommencer. Reprendre. Redire. Réévaluer. C'est là sans cesse jusqu'à la fin.

De là, *être en vie* ; étrange tournure. On ne dit pas être en mort ; juste être mort. C'est bien que *en vie* est autre chose. Dans ce que signifie la vie pour moi, c'est central ; réussir à ne pas dissocier ces trois termes. Qu'ils devien-

nent inséparables. Je n'ai pas encore tout à fait compris comment. Inclure l'un dans l'autre ? Former un tout peut-être.

COMPTE À REBOURS 1

26 janvier 2015. Au réveil je chante encore. « Où sont les femmes ? Avec leurs gestes pleins de charme, où sont les femmes, femmes, femmes, où sont les femmes ? »

24 janvier. Cette phrase de Pierre au téléphone : « Tu vas être irradiée. » Je pense en l'entendant comme certains aiment jouer avec ces mots brutaux. Qu'essaie-t-il d'atteindre ? Jouir de l'angoisse provoquée : perversion. Je pense aussi que j'ai écrit ce mot, irradié, il y a quelques jours à peine en travaillant à ce manuscrit, alors que je ne savais encore rien de la maladie. La phrase exacte était « adopter l'enfant irradiée, nécrosée, l'emmener avec moi ». C'était pourtant jusque-là un mot très étranger à mon vocabulaire. Je pense aussi, en même temps que Pierre le dit, à son autre sens : irradier d'une joie ; on le voit par instants sur certains visages. Se peut-il que j'accède aux deux ?

Tu ne pouvais pas savoir ce qui arriverait quand tu m'as posé la question. Ce que la vie signifie pour moi. Tu m'avais offert la question sans savoir. Tu voulais que j'écrive un texte y répondant. C'était l'automne précédent. J'avais hésité, je ne comprenais pas la phrase. « Ce que la vie signifie pour moi », précisément, ne signifiait rien pour moi. Mais il y a eu ce jour de novembre m'apprenant la mort de ma mère, une nuit, sans rien qui l'annonce. De là j'ai dû vider, jeter, trier, enterrer ; fatigue immense. J'ai décidé d'interrompre le roman policier que je finissais d'écrire, trop près de la mort. Je t'ai dit à la place je ferai ce que tu me demandes. Nous avons ri, ce serait un jeu. Tu poses ta question, j'y réponds. Tu ne pouvais qu'ignorer ce qu'elle deviendrait.

J'avais acheté un nouveau cahier. Ta question en contenait mille autres. J'avais mis des semaines à la comprendre, l'avais même transformée sans m'en rendre compte, passant de ce que la vie *signifie* pour moi à ce qu'elle *représente*. Plus tard, quand tu me l'as dit, j'ai retrouvé sur le cahier de notes le moment exact de cette bascule, en décembre : « Ma mère meurt, ce que la vie représente pour moi change. »